

*Paris, dimanche 11 janvier 1976.*

Hier, 15 heures, dans cet appartement de la rue Casimir-Périer où j'ai dîné, à la fin août ou au début septembre 1944. Un Charles Peignot, à peine vieilli, m'ouvre lui-même la porte. Son neveu Laurent F. est là, comme il me l'avait annoncé. Je comprends tout de suite que la négociation dont j'ai été chargé par Jean Pierre et Marie-Odile Faye sera moins difficile qu'on pouvait la craindre. Il s'agit de la réédition des *Écrits de Laure*, publiés une première fois par Jérôme Peignot sans l'autorisation de son père. Robert Laffont, le livre déjà composé, ne veut rien faire sans l'accord du légitime ayant-droit ; ce nom rassure immédiatement Charles Peignot, qui s'étonne de recevoir des lettres de Pauvert le menaçant d'une édition pirate (ce qui est un comble) et rien de son ami Robert Laffont. Je lui explique qu'il s'agit de la collection Change qu'il édite – dont lui, Peignot, n'a jamais entendu parler, – et le nom de Jean Pierre Faye ne lui est pas plus connu.

J'étais autorisé à céder sur la préface de Jérôme ; mais je n'ai pas à en discuter, c'est le seul point non négociable : ce texte, qui a blessé son père, doit disparaître :

— Qu'il l'édite ailleurs, s'il veut. Je n'ai ni le droit, ni l'envie de censurer mon fils. Mais il est inadmissible qu'il accapare ma sœur, qu'il en fasse sa chose. Il avait douze ans lorsque Colette est morte. Alors, je ne crois pas beaucoup à ce roman qu'il a construit autour d'elle. Sa mère diagonale... Non, vraiment, je n'y crois pas.

— Et moi qui ne crois pas tellement à la psychanalyse, je reconnais là un cas si clair... un transfert si classique... Vous croyez vous haïr et vous vous aimez – comme vous vous aimez ! Je suis là aussi pour cela, vous le savez. Mais nous y viendrons tout à l'heure.

Là où Jérôme s'est trompé, c'est en évoquant ce père incompré-

hensif, borné, – fermé au génie de Laure, que je célèbre, évoquant ce vertigineux et sublime montage de textes qu'a présenté Jean Pierre Faye lors d'un colloque de Cerisy : d'une part des fragments du *Coupable*, de l'autre les passages correspondants du journal de Bataille, les mêmes, en partie, mais plus longs, plus précis, où Laure apparaît dans son incandescence – où apparaît Bataille calciné par elle.

Charles Peignot dit (et Laurent l'approuve de signes de tête) :

— Ne croyez pas que nous soyons insensibles à ce que Colette Peignot eut d'exceptionnel et même d'admirable. Et je suis heureux que vous manifestiez par votre présence, ici, aujourd'hui, l'intérêt que vous lui portez. Mais elle ne voulait pas que ce qu'elle avait écrit soit publié. Et c'était la première raison de notre opposition, j'avais pu résister à Paulhan, Jérôme me mit devant le fait accompli. Il voulait le scandale...

— Non, vraiment, je ne crois pas...

— Et le scandale nous n'en voulons pas.

Laurent dit :

— C'est pour cela que nous ne ferons pas de procès, jamais.

Je souris :

— Vous ne devriez pas me dire cela... Ce n'est pas votre intérêt.

— Je voulais dire : pas de procès, sinon à l'heure que nous aurons choisie.

Il voit bien que je ne le crois pas ; nous sommes entre amis, nous nous sommes déjà, à demi-mot (et avec quelques mots précis), entendus.

— C'est pour cela que nous ne voulions pas de cette édition, continue Charles Peignot. Je me revois aux *Deux-Magots*, je venais d'apprendre que Colette écrivait, je lui disais que j'en étais heureux et c'est alors qu'elle m'a dit : « *Mais pas pour être publiée. Jamais ...* »

(Marie-Odile Faye me montrera, le soir, les épigraphes de leur nouvelle édition : une phrase de Bataille, une de Laure elle-même affirmant le contraire. On peut changer d'idée, d'un jour à l'autre – et plus encore le jour de sa mort, sur un si grave sujet...)

— C'est la première raison. L'autre...

Laurent enchaîne :

— L'autre est que plusieurs personnes, mises en cause par Laure, ou Jérôme, de façon blessante, sont vivantes... Qu'elles ignorent tout de Laure si elles ont connu Colette. Ne soupçonnent rien. Et que ce serait, pour elles, un coup terrible... Que nous voulons éviter. D'où les conditions que nous mettrons à notre accord. Encore que, le livre une fois publié, cela ne dépendra plus de l'édi-

teur... Mais c'est Jérôme que nous craignons. Son goût du scandale. Pour faire parler de lui...

Je proteste. Charles sort de son portefeuille un fragment jauni de journal, un vieil écho de *France-Soir* dont il rend son fils responsable : « *Trois mois ont passé depuis la publication des Écrits de Laure. Charles Peignot ne peut plus rien contre son fils.* » C'est le sens.

Je me récrie. Je connais mal Jérôme. Assez tout de même... Charles est attentif au bien que je dis de Jérôme. La première fois, à ce seul nom, au téléphone, il s'était recroquevillé comme une huître sous le citron. Plus maintenant, bien qu'il reste sur la défensive. Laurent dit :

— Cette famille des Peignot, qui vit dans le drame et la souffrance. Jérôme est bien des leurs...

Et, une autre fois, changeant de temps sinon de ton, (j'ai pris en note les deux phrases, au moment même : au cours d'une négociation, on a le droit de prendre des notes !) :

— Voilà une famille qui a vécu dans le drame pendant cent ans. Depuis vingt ans elle avait retrouvé la paix, la sérénité. Et voici que Jérôme... Si vous savez comme il est parlé de ma mère [sœur de Colette] dans ces textes ! Et de mes frères et de moi ! Mais ma mère ! vous n'auriez jamais accepté qu'il soit ainsi parlé de votre mère...

Cet homme si courtois me révèle une violence dont je ne le croyais pas capable et que je comprends.

Charles évoque alors la vie *infernale* qui fut, sur cette terre, celle de sa sœur. Les abîmes où elle a vécu, ses souffrances, ses vertiges.

Je dis :

— Je sais combien elle vous aimait.

Il ne répond qu'après quelques secondes – et son silence disait un peu de leur secret mutuel :

— Il est de fait que c'est moi qu'elle a appelé le jour où, dans cet hôtel, elle s'était tiré une balle de revolver... Et que le pauvre... Comment s'appelait-il déjà... ? je ne connais que lui... Il est connu...

(... Jean Bernier...)

— ... avait si peur qu'on le soupçonne d'avoir tiré, d'être un assassin. Et lorsqu'elle est tombée malade en URSS... que je suis parti aussitôt, c'était en 1931, ce n'était pas facile d'avoir un visa, je l'ai eu en deux jours... Et que je l'ai trouvée si malade... Et que j'ai rencontré, alors, autour d'elle, tant d'écrivains... Pasternak, d'autres... Et que j'ai pu enfin la ramener, quinze jours après, en wagon-lit...

... Il y a comme de l'amour dans sa voix. Ce wagon-lit où Laure dit à Bataille qu'il essaya, sans y réussir, de lui faire l'amour...

... Jérôme Peignot m'a interrompu ; il est venu, en cette fin de matinée, m'apporter un des rarissimes exemplaires des *Écrits de Laure*...

Trop fatigué par cette longue conversation sur son père avec lui pour continuer, ce matin, ce journal...

*Paris, lundi 12 janvier 1976.*

... il y a comme une trace encore explosive – l'amour explosif à l'état de trace, dans la voix de Charles Peignot. L'aurais-je décelé si je ne savais rien (mais que sais-je ?) ; ne l'ai-je pas inventé ?

Il y a ceci de sûr : ce n'est pas assez dire qu'il n'y a nulle hostilité dans sa voix – de la pitié, certes, et de l'admiration, de l'étonnement aussi. Je ne retrouve pas les mots qui disaient la perdition, l'égarement, le martyre sur cette terre de cette femme. Il a dit terre ; je crois : purgatoire sur la terre. Mais ce n'était point banal. La formule était rendue à sa fraîcheur, ou plutôt : à sa brûlure.

Laurent insiste sur le mal que peut faire à de vieilles gens ce livre (dont la sœur même de Laure, religieuse – sainte). Charles Peignot, sur le fait qu'en publiant ses « écrits » on était allé contre sa volonté. Mais le mal était fait – et je ne suis pas sûr que, sans nous (ni peut-être se) l'avouer il n'en était pas secrètement heureux. Jamais il ne reconnaîtra que sans Jérôme (qui, du reste, me dit-il, obéit à un appel exprès de Bataille), Laure serait demeurée inconnue.

— Je serais fier, moi, d'avoir une telle sœur... me disait, hier matin, Jérôme. Et j'ai répondu :

— Mais il est fier.

Leurs griefs, de part et d'autre, si lourds, si nombreux. Il y faudrait des pages. Je leur ai dit à tous deux :

— Ou bien vous tenez vraiment, profondément à vous revoir, à vous retrouver – et vous devez oublier votre orgueil, ne plus parler du passé. Ou bien vous n'y tenez pas vraiment et qu'y puis-je ? Aussi bien, cela ne me regarde pas.

De la reconnaissance, chez l'un et l'autre, chez Jérôme surtout. Mais ils ont une pente trop dure à remonter.

Charles, un moment, a été chercher un dossier. Il y a pris une lettre récente de Souvarine « qui était alors son amant ». Il me l'a lue. Il y parlait des nombreuses, si nombreuses (centaines ?) lettres de Laure qu'il avait – il m'a semblé entendre : dans une malle,

lettres qu'il n'a pu se résoudre, jusqu'à présent, ni à relire, ni à incinérer.

Le verbe *incinérer* m'a frappé.

Charles Peignot m'a aussi appris que Colette travailla longtemps au *Staline* de Souvarine.

— La politique, au fond, lui était indifférente...

— C'était une anarchiste...

— En avance de cinquante ans sur son temps.

C'est Laurent, puis c'est moi qui avons parlé. Charles reprend mot pour mot ce que je viens de dire :

— En avance sur son temps, oui...

Il n'a pas dit : brûlée vive. Mais c'était le sens.

Georges Bataille aussi avait l'air *calciné*. Place Saint-Sulpice, au cours d'une foire si ancienne, éphémèrement ressuscitée, il était là, qui signait ses livres, dans le stand voisin du mien. C'était en 1949. Je vendais (ou aurais bien aimé vendre) mon *André Breton*, — si je ne me trompe pas d'année c'était ce livre-là. Il faudrait que je retrouve les livres que je lui ai alors achetés et qu'il m'a dédicacés, avec indifférence, courtoisie, lassitude — et je revois son visage de cendre ; son visage gris, éteint. Mais cela brûlait encore, à l'intérieur.

*Paris, mercredi 14 Janvier 1976.*

Dès mon entrée dans le salon, j'avais vu ce livre blanc, sur la table autour de laquelle nous venions de nous asseoir, *Écrits de Laure*. Je m'en étais saisi, je l'avais feuilleté, j'avais dit :

— Je le vois enfin, ce livre que je n'ai jamais pu trouver, que je n'ai pas lu...

Étonnement de Charles Peignot et de Laurent. Je ne connaissais Laure que par *Ma mère diagonale*, ou plutôt par la partie qu'en a publiée Change dans son n° 7. Par ce que Jérôme Peignot encore et Jean Pierre Faye en ont dit et cité lors du colloque de Cerisy.

Depuis, Jérôme m'a apporté et donné ce livre, l'un des deux seuls qu'il possédait ; je l'ai lu ; je me suis demandé, je me demande : « Aurais-je été si à mon aise, face à ces deux hommes, si je l'avais lu alors ? »

Laurent. Il m'avait dit :

— Il parle de nous, des enfants, il dit de nous « cette marmaille a eu le temps depuis de devenir adulte ». Cette marmaille. Et de maman...

Sur sa mère et ce que faisait avec elle, ce que faisait d'elle, petite fille fascinée, l'abbé P. (dont Marie-Odile m'a donné le nom), ce n'est odieux que du fait de ce prêtre, gênant que parce qu'il

s'agit de sa propre mère. Quant à la sœur de Laure, toujours vivante, confite en dévotion, dans un couvent, les pages blasphématoires finales du court texte érotique intitulé *Laure*, justement, sont de celles qui pourraient la tuer, en effet (p. 173).

Reste Charles, qui m'intéresse – qui même me fascine, dans la mesure où il fut l'un des personnages de ce drame sordide et sublime. Charles qui me disait que le texte liminaire de son fils n'avait rien à faire dans ce livre (puisque livre il y avait), que celui de Marcel Moré lui-même n'était pas indispensable (je l'ai connu, Marcel Moré, personnage de l'ombre – l'ombre du Christ, l'ombre de Satan –, il était à la fois inquiétant et touchant, éperdu, perdu et sauvé). Charles Peignot ajouta :

— Le texte de Bataille, lui, est bien...

Je le rapportai à Jérôme qui s'en étonna. Et ce fut à mon tour d'être étonné, en le lisant, hier soir.

*Elle fut hospitalisée à Moscou gravement malade. Son frère vint la chercher et la ramena en sleeping. Pendant le voyage de retour,*

Ici, un blanc, qui ne subsistera plus, si j'ai bien compris, dans la nouvelle édition, puisque le texte complet a été publié, depuis, dans le tome VI des *Œuvres complètes* de Bataille.

Jérôme Peignot, avec son air ébloui de poisson des grands fonds, reconnaît que Laure n'était pas indifférente à ce frère, qu'il avait compté pour elle. Reconnaît avec réticence, mais reconnaît. Il cite, dans sa préface, deux passages d'*Histoires d'une petite fille*, texte admirable dont j'ai eu, hier soir, la révélation. Celui où l'on voit, dans cette maison sans cesse endeuillée par la guerre, où il n'était permis que de se taire et de prier, ce garçon rieur, le seul homme de la famille : « *Mon frère seul nous tirait du malaise par une désinvolture qui faisait éclater en trombe ces fous rires sacrilèges qu'il faut contenir au salon ou à l'église* » (p. 82). Et ceci : « *Charles partit de ses pas souples (on aurait dit qu'il se trouvait toujours sur un court de tennis alors que les autres marchaient toutes dans la maison comme sur le tapis qui mène à la Sainte-Table)* » (p. 102).

Élégant et nonchalant, toujours, si vieux qu'il soit devenu – mais resté si jeune. Et je disais à Jérôme :

— C'est encore un jeune homme. J'ai connu cela avec mon père. Mais il suffit, à cet âge, d'un rien et l'on est abattu d'un coup – vivant encore, mais dans la nuit du grand âge. Dépêchez-vous alors qu'il est temps encore...

Sur Charles, déjà libre, libertin déjà, Laure écrit aussi :

*Mon frère, avec ses airs gourmands et faciles, ne m'inspirait pas confiance. Il ne prenait rien au sérieux et se tirait de l'emprise familiale par un cynisme joyeux et superficiel. Après des jours et des nuits d'absence il revenait, sans vouloir remarquer les airs tragiques que ma mère nous imposait à cause de lui. À table, je remarquais ses lèvres gonflées et sa drôle de tête. J'étais toujours à son sujet entre l'attirance et le dégoût.*

Le secret est là. Celui de Charles, en tout cas : aujourd'hui encore, à l'égard de Colette « *entre l'attirance et le dégoût* ». Mais l'attirance l'emporte, sans qu'il ose se et nous l'avouer.

Celui de Laure, peut-être : dans cette maison sans homme, à l'exception de ce prêtre pervers (ou seulement affolé par tous ces Nords féminins autour de lui), Charles était pour elle, déjà, et pour toujours, qui sait, le vertige même.

Et si c'était cela que Jérôme ne pardonnait pas à Charles ? (Comme Charles ne pardonne pas à Jérôme d'écrire ?)

Jérôme après avoir reconnu, dans sa *Mère diagonale* déjà que « *Laure ne se montre pas aussi vindicative à l'égard de son frère* », ajoute :

*Mais plus tard, ses réticences s'expliquent par le fait que force lui fut de constater qu'il n'était guère pour elle qu'une fausse bouffée d'air. Bataille avait beau reconnaître que la personne de mon père était nantie d'une certaine auréole de scandale et, de ce fait, lui accorder une certaine considération, il n'en était pas moins vrai que l'attitude n'était, chez mon père, guère plus qu'une grimace. Sa liberté sexuelle en effet ne sortait pas du cadre bourgeois, des formes conventionnelles, dans lesquelles il tenait finalement, à se maintenir.*

Suit une ligne de points... Mais la suite ne nous apprendrait plus rien, sans doute.

Laure dit d'elle-même, dans *Histoire d'une petite fille* : « *Ainsi allais-je osciller entre l'infâme et le sublime au cours de longues années d'où la vraie vie serait toujours absente* » (p. 83). Georges Bataille commente et tout Bataille est là comme il est tout entier dans la page du *Sacré* (de Laure) sur la nudité (p. 142) :

*Les deux pôles que représente ainsi Laure ne sont pas exactement l'un le sacré, l'autre son contraire, car l'un et l'autre sont sacrés ; ils sont deux pôles contradictoires à l'intérieur du monde sacré, « sacré » signifiant à la fois digne d'horreur ou de dégoût et digne d'adoration (p. 210).*

Et de nouveau, pour moi, un coup de projecteur dans ces ténèbres : Laure, pour Charles, « *digne d'horreur ou de dégoût et digne d'adoration* » Sacrée donc.

Ainsi cet homme serait-il initié au sacré, cet homme frivole.

Je disais à Jérôme :

— Frivole, oui, la frivolité même, mais comme tous ceux de ce monde-là, dans ce Paris-là, à cette époque-là. Ce n'est pas sur cela que vous devez le condamner. Il y a autre chose en lui...

... et que Laure, précisément, lui a découvert. Je lui ai dit, j'ai dit à Charles Peignot :

— L'histoire de Laure et de Bataille, de Laure et de Leiris, appartient à l'histoire, non certes littéraire – il n'y a rien de pire que la littérature, et il n'est peut-être d'écrivain digne de ce nom que celui qui, comme Laure, n'écrit pas pour être publié, n'écrit pas mais crie. Non pas certes littéraire, mais spirituelle de notre temps. Vous avez fait partie de cette histoire. Votre témoignage est essentiel. Il importe que Jérôme, qui ne l'a connue qu'enfant, ne soit pas le seul Peignot à parler publiquement de Laure, il faut que vous racontiez ce que vous avez vécu avec Laure. Quitte à préciser que vous ne voulez pas que votre témoignage soit publié avant cinquante, cent ans...

Il m'écouta avec attention, ne dit ni oui ni non, ne dit rien – ne fera rien, sans doute, par paresse.

Georges Bataille :

*Elle apprit le russe à l'École des langues et partit pour la Russie. Elle y vécut d'abord pauvrement et très seule, mangeant dans de misérables restaurants et ne mettant les pieds que rarement dans les hôtels cossus pour étrangers. Elle connut ensuite des écrivains. Elle fut la maîtresse de Boris Pilniak, dont elle garda mauvais souvenir, que cependant elle revit plus tard à Paris. Elle séjourna à Leningrad mais surtout à Moscou. Fatiguée de tout elle voulut connaître et même partager la vie des paysans russes. Elle n'eut de cesse qu'on ne l'introduise dans une famille de moujiks pauvres dans un village perdu, en plein hiver. Elle supporta mal cette épreuve excessivement dure. Elle fut hospitalisée à Moscou, gravement malade. Son frère vint la chercher et la ramena en sleeping. Pendant le voyage de retour, attendrie de retrouver un homme touchant, qui l'aimait, elle essaya de faire l'amour avec lui. Mais leur commune bonne volonté n'aboutit pas.*

*Elle rentra à Paris : elle habitait alors rue Blomet. Dégoûtée, il lui arrivait de provoquer des hommes vulgaires et de faire l'amour avec eux jusque dans les cabinets d'un train. Mais elle n'en tirait*



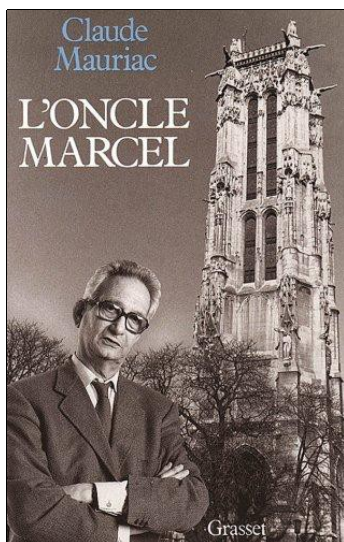
*pas de plaisir.*

*Elle se lia alors avec Boris Souvarine, qui s'efforça de la sauver, la traita en malade, en enfant, fut pour elle davantage un père qu'un amant.*

*Elle me rencontra peu de temps après. Son nom avait pour moi le sens des orgies parisiennes de son frère dont on m'avait parlé plusieurs fois. Mais elle était visiblement la pureté, la fierté même, effacée. (o.c. VI, p. 277)*

*Paris, jeudi 29 janvier 1976.*

J'ai pu enfin lire ce texte de Bataille dans le tome VI des *Œuvres complètes*. D'où il résulte qu'au « *il a essayé de la violer* » de Jérôme Peignot, hostile, répond chez Bataille un très différent (et même contradictoire) « *attendrie... elle essaya...* » Et que le souvenir qu'avait gardé X. de Charles Peignot correspond bien aux « *orgies parisiennes* » rappelées par Bataille.



Claude Mauriac, 1988, *L'oncle Marcel. Temps immobile, tome 10*. Paris, Éditions Grasset & Fasquelle, pages 154 à 162. ISBN : 978-2-246-39489-1. Extraits mis à disposition par le service *Google Livres*